



**HAL**  
open science

## Albert Camus, anarchiste et sioniste

Philippe Gumplowicz

► **To cite this version:**

Philippe Gumplowicz. Albert Camus, anarchiste et sioniste. Sylvie Anne Goldberg. Histoire juive de la France, Albin Michel, 2023, 978-2-226-44803-3. hal-04480551

**HAL Id: hal-04480551**

**<https://hal.science/hal-04480551>**

Submitted on 13 Mar 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Albert Camus anarchiste et sioniste

Nous sommes le 22 janvier 1958, un an après la réception du Nobel, Camus honore l'invitation que lui adressent des « hommes de son sang », ces républicains espagnols chassés de leur patrie. Ces hommes l'ont soutenu durant les années où il a essuyé horions et insultes venues de la gauche procommuniste pour son refus radical des camps de concentration soviétiques puis pour son Appel pour une Trêve Civile en Algérie, rêve d'un avenir partagé en commun par toutes les communautés algériennes. Camus n'aspire qu'à quitter l'arène politique, mais il lui reste à exprimer sa gratitude envers ceux qui lui ont évité de verser dans « des amertumes pour lesquelles [il n'est] pas fait, qui risquent de [lui] ôter cette grande force de joie et de vie sans lesquelles un artiste n'est rien. » Arrive alors, cette digression.

Si j'ai échappé à ces dangers, c'est à certains d'entre vous que je le dois, même s'ils l'ignorent. Partant, je leur dois presque tout. Ces hommes sont de tous les partis et de toutes les patries. [...]

Ce sont mes amis d'Israël, de l'exemplaire Israël, qu'on veut détruire sous l'alibi commode de l'anticolonialisme mais dont nous défendrons le droit de vivre, nous qui avons été témoins du massacre de ces millions de Juifs et qui trouvons bon et juste que leurs fils créent la patrie que nous n'avons pas su leur donner.

L'auditoire applaudit. Ces exilés se retrouvent dans cet éloge de l'amitié. Les « amis d'Israël » ? Camus pense peut-être à André Chouraqui, né en Algérie, futur vice-maire de Jérusalem. Chouraqui émigre en Israël en 1958. Faut-il avoir l'indépendance d'esprit de Camus pour réunir dans un même souffle des anarchistes espagnols et des Juifs dont l'État existe depuis dix ans ? Les uns et les autres ont été parqués dans des camps entre 1939 et 1945. La comparaison s'arrête là, ces camps n'avaient pas les mêmes fins.

### Des Français juifs d'Algérie

Tout hommage « communautaire » à Camus égrène la liste de ses amis juifs. Telle femme juive lui a présenté sa seconde épouse, tel médecin juif l'a soigné après sa rechute de sa tuberculose, tel directeur de cours privé, André Bénichou, père de Pierre Bénichou lui a offert un poste d'enseignant que Camus occupe devant des élèves juifs expulsés des écoles publiques françaises par l'abrogation du décret Crémieux en 1940. Ces amitiés s'inscrivent dans une sociabilité intellectuelle algérienne qui transcende les communautés. Ces artistes et intellectuels juifs seront de ces libéraux engagés dans l'Appel pour une Trêve Civile portée par Camus. Chez eux, un amour inconditionnel de la France, la certitude d'appartenir à sa culture et son destin. Le sculpteur Louis Bénisti, ami d'Albert Camus, s'en fait une dernière fois l'écho dans cette lettre adressée à Jacqueline Levi-Valensi en 1985.

« Qui sommes-nous, maintenant, sinon de très bons Français ! La France, arrivée ici sur les bateaux de la Conquête ! La France colonisatrice fut pour nous une mère. Une mère auréolée des vertus de l'Europe, habillée de ses couleurs. Une mère à qui je dois tant ! À qui nous devons d'être ici ce que nous sommes et d'avoir trouvé notre stabilité. »

## De l'Holocauste à la patrie juive retrouvée

Camus écrivait au même Louis Benisti en 1941. « J'ai beaucoup pensé à ta mère pendant tout ce temps. [...] Dis-lui, combien je me sens solidaire de vous tous. J'espère vivement qu'un temps viendra où tout ce mal pourra être réparé. » À rebours d'un temps qui ne pas veut ni voir ni entendre ce que l'on n'appelle pas encore Holocauste et encore moins Shoah, le journaliste Camus ne cesse d'y revenir dans *Combat*, dès le 17 mai 1945 où il cite le témoignage d'un survivant.

Tous les jours, des Juifs meurent. Une fois morts, ils sont empilés dans un coin du camp et on attend qu'il y en ait suffisamment pour les enterrer. Alors, pendant des heures et des jours, le soleil aidant, une odeur terrible se répand dans le camp juif et dans le nôtre.

Dans ses articles, transparait le déni de la société française à l'endroit de ce qu'on n'appelle pas encore l'Holocauste, voire un antisémitisme en voie de recomposition, auquel Camus oppose une ironie grinçante, comme dans cet article pour *Combat*, le 10 mai 1947.

On est toujours sûr de tomber, au hasard des journées, sur un Français, souvent intelligent qui vous dit que les Juifs exagèrent. Naturellement, ce Français a un ami juif qui, lui, au moins... Quant aux millions de Juifs qui ont été torturés et brûlés, l'interlocuteur n'approuve pas ces façons, loin de là. Simplement, il trouve que les Juifs exagèrent et qu'ils ont tort de se soutenir les uns les autres, même si cette solidarité leur a été enseignée par le camp de concentration.

Entre-temps, la *Haapala*, des Juifs émigrent clandestinement en Palestine. Dans une préface, écrite en 1948, à *Laissez passer mon peuple*, Jacques Méry, Albert Camus se révèle plus sioniste que ses amis juifs d'Algérie.

La femme stérilisée par les SS, les rescapés des fours, tous ceux qui ont tremblé, jour après jour, des années durant et qui ne sont plus chez eux nulle part, à qui on a parlé d'une terre d'orangers et de lacs où personne ne leur cracherait au visage, on les a tous frappés. *Laissez passer mon peuple* ne parle pas de tous les persécutés, mais seulement de ce peuple qui est le symbole de la persécution, comme on dit avec complaisance et qui, après des années d'un martyr indicible, voit se lever la haine jusque dans les visages français. Ce peuple veut retrouver ses orangers et ses lacs.

Qu'Israël n'occupe, en 1958, d'autres territoires, que ceux que l'Assemblée générale des Nations unies et une Guerre d'Indépendance existentielle lui ont octroyés dix ans auparavant, n'empêche pas la mise en question de ses « orangers et ses lacs ». Camus réitère son soutien à ses « amis d'Israël » menacés par les irrédentismes que la communauté juive et lui-même affrontent en Algérie.

## Bibliographie

Albert Camus, *Correspondance avec ses amis Bénisti, 1934-1958*, Bleu autour, 2019.

Albert Camus, Jacqueline Lévi-Valensi. *Œuvres complètes 1957-1959*. Gallimard, 2008.

Vincent Grégoire, « L'Holocauste dans les écrits de Camus », *The French Review*, Vol. 80, n° 5, 2007, [American Association of Teachers of French éd.](#)

Herbert R. Lottman, *Albert Camus*, Paris, Seuil, 1978.